

Par Guy Konopnicki

LES PRÉCIEUX RIDICULES

La langue française subit chaque jour les outrages des divers sabirs en usage chez les technocrates, les politiciens, les fabricants de mode et leurs porte-voix médiatiques. Pour peu que les éditeurs scolaires se mêlent d'appliquer les modifications d'orthographe adoptées, il y a longtemps déjà, par l'Académie française, ceux-là mêmes qui piétinent le français se muent en défenseurs de l'accent circonflexe et de l'imparfait du subjonctif. Dans leur jargon, ces gens s'inquiètent de la manière dont la langue sera impactée, par une réforme selon eux initiée par le gouvernement. « Impacter », « initier » : deux atroces néologismes, issus du vocabulaire militaire anglo-américain, infectent le langage à propulsion audiovisuelle et numérique. Il s'en trouve beaucoup d'autres, et cependant la sphère audiovisuelle et numérique se prend pour un rempart dressé contre les destructeurs de la langue française.

UN IDIOME OFFICIALISÉ

Une langue qui se défend, au moyen de règles inaltérables de grammaire et d'orthographe, mérite d'être considérée comme une langue morte, disait, en substance, Raymond Queneau. La langue vivante évolue en permanence, c'est même ce qui la caractérise. Académie française, mon cul, dirait Zazie, dont la gouaille sublimée par Queneau eut plus d'influence sur le français contemporain que tous les dicos académiques. La vieille dame du quai Conti n'a jamais été foutue de suivre Victor Hugo, qui préconisait de mettre un bonnet rouge au vieux dictionnaire. On s'indigne lorsqu'elle suggère de faire fi du *ph*, comme si ce trompe-l'œil graphique d'une lettre grecque, commencement de la sagesse, constituait l'alpha et l'oméga du français. Chez Flaubert, même le pharmacien s'en passait, il était encore apothicaire. Les lettres changent, depuis l'ordonnance de Villers-Cotterêts de 1539 par laquelle le roy François conféra à la langue homonyme, le français, le statut d'idiome officiel. L'ordonnance suivait de cinq ans la *Gargantua*, mais oncques n'entend ce français, sauf cestuy-la qui estudia Rabelais près des gens de Sorbonne.

Les Panurge d'aujourd'hui s'étant inquiétés du sort de l'oignon, les moutons naturellement le suivent, oublieux de l'ancien état qui les faisait aigneaux. La réforme paraît brutale, et, par certains aspects, plus désuète que les usages promis à une disparition facultative. Elle a surtout le tort de surgir en un temps où l'on change plus souvent le sens des mots que leur orthographe. Quand rien n'est

sûr, on se raccroche à l'accent circonflexe, tant on redoute la fin des haricots, que l'Académie nous permet, depuis longtemps, de prononcer fin des z'haricots.

LA LEÇON DE MOLIÈRE

Les véritables changements de la langue ne viennent pas des réformes plus ou moins savantes. Les mots passent et repassent les frontières, les expressions et les tournures naissent et meurent. Conserver une lettre ou un accent inutile n'est qu'affaire de convention. Les écrivains considérés comme des références de la belle langue n'eurent de cesse de la bousculer. Ceux qui, en tout temps, s'efforcent d'écrire une langue parfaitement conventionnelle, qu'ils raffinent jusqu'à la préciosité, sombrent rapidement dans l'oubli. Que reste-t-il de ces pédants et de ces précieux, auxquels Molière administra la plus durable des leçons de français ? Ce comédien savait que l'on

pouvait, sans faute, ordonner de plusieurs manières la déclaration que Monsieur Jourdain entendait faire à une marquise. Il n'en restait pas moins que la plus belle des formules était aussi la plus simple, « *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour* ». Cette leçon de style a eu plus d'influence que toutes les règles académiques. Pour s'exprimer, le bourgeois n'avait nul besoin des tournures pédantesques du gentilhomme. Victor Hugo et Raymond Queneau partaient des mêmes principes, en rapprochant la langue écrite de celle que l'on parle réellement. La langue de Gavroche et de Zazie supposait quelques licences quant à l'orthographe. Kékcékça, dit Gavroche ! Zazie s'ouvre sur le fameux doukipudontan du tonton. Mais à ces délicieux écarts répond une langue d'écrivain, la belle langue, la vraie, pas celle des cuistres ! ■



UNE LANGUE QUI SE DÉFEND est une langue morte pour Raymond Queneau, inventeur du néofrançais transgressif de Zazie.